

I

Repartir d'une rencontre surprenante

P. Mauro-Giuseppe Lepori OCist

Par où commence le chemin synodal ?

La synodalité, qui est par définition un chemin ensemble, doit avoir un point de départ. Quel est ce point de départ ? Y en a-t-il un ? Y en a-t-il un seul ? Toute la vie humaine, toute l'histoire, est chemin. Chemin du temps dans l'espace du monde. Chemin de la vie dans l'espace de la matière, du corps. Mais où commence un chemin synodal ? Où le chemin de la vie, de l'histoire, d'une société, d'une communauté, devient-il synodal ? Est-ce le commencement du chemin, les premiers pas du chemin qui démarrent un chemin synodal ? Ou bien est-ce le commencement de l'être ensemble, ce qu'on appelle rencontre, qui démarre le chemin synodal, la synodalité du chemin ?

Ces questions pourraient sembler oiseuses, inutiles et peut-être un peu bêtes. Mais il se peut aussi que ces questions nous semblent étranges, simplement parce que, jusqu'à la provocation du Pape François, nous ne nous sommes pas trop souciés de faire un chemin synodal. Il y a eu la grande et fervente saison du Concile Vatican II, mais je me demande si à l'époque, on a ressenti vraiment le besoin et l'urgence de faire participer tout le peuple de Dieu à la démarche synodale que faisaient les évêques, les pères conciliaires et les experts. Peut-être la majorité du peuple de Dieu s'est-elle contentée d'assister au chemin synodal des membres du Concile, est c'était déjà énorme par rapport à ce qui se passait avant. On priait sûrement beaucoup pour le Concile, on informait sur son déroulement, beaucoup d'évêques, sans doute, consultaient les fidèles. Mais, j'ai l'impression qu'on vivait la nature synodale de l'Église un peu comme la foule qui assiste au tour de Suisse depuis les bords des routes où passent, en grande vitesse, les coureurs. Ou, pire encore, en les regardant à la télévision.

La provocation du Pape François est celle de nous mettre tous et chacun sur un vélo et de nous dire : courez, vous aussi, peu importe si c'est vite ou lentement, peu importe si vous arrivez à grimper les montagnes en pédalant, ou si vous devez descendre du vélo et le pousser jusqu'au sommet. L'important est que vous couriez tous. Et il n'est pas nécessaire de gagner, d'arriver le premier. L'important c'est de participer. D'ailleurs, dans cette course, il n'y aura pas de vainqueur. Il ne faut surtout pas qu'il y en ait. Le but de cette course n'est pas le but : le but, c'est la course en tant que telle, et que vous couriez, que nous courions, tous ensemble.

Alors, pour revenir à la question initiale : quel est le commencement du chemin synodal ? Inutile de chercher des réponses sublimes. Il y a autant de commencements du chemin synodal qu'il y a de personnes qui le commencent, qui commencent à marcher ensemble, en Église, et deviennent ainsi sujets du chemin du peuple de Dieu qui suit le Christ vers le Père.

Besoin du Christ

Les questions que je vous ai données pour votre itinéraire de préparation à ce moment n'avaient pour but que d'éveiller cette conscience, la conscience que notre participation au chemin synodal de l'Église naît d'un besoin et d'une rencontre personnelles. Mais besoin et rencontre de quoi ? Avons-nous besoin du chemin synodal ? Avons-nous besoin de rencontrer ce chemin ? Oui et non.

Non, si le chemin n'est qu'un chemin, un processus pour avancer et atteindre un résultat déterminé. De cela, nous avons besoin, bien sûr, mais parce que nous avons besoin du résultat. Et souvent, d'ailleurs, le résultat n'est pas si important, nous n'en avons pas un besoin fondamental.

Oui, si le chemin synodal est le chemin que nous parcourons avec le Christ. Car, c'est du Christ que nous avons besoin, c'est de Lui que nous manquons. À la fin du parcours, les deux disciples d'Emmaüs n'ont pas demandé : « Continue de nous montrer le chemin, Seigneur ! », mais : « Reste avec nous ! » (Lc 24, 29). Le Christ n'est pas le Guide Michelin de notre vie : il est, en personne, « le Chemin, la Vérité et la Vie » (Jn 14, 6). Et même quand il dit cela, ce n'est pas pour nous dire que le but du chemin, qu'il est, serait un Autre que lui : il est le chemin vers le Père, mais vers le Père qui est en lui. À Philippe qui pose une question qui sous-entend une idée selon laquelle le Christ serait seulement là en fonction du Père, il répond avec décision, presque exaspéré : « Il y a si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas, Philippe ! Celui qui m'a vu a vu le Père. Comment peux-tu dire : "Montre-nous le Père" ? Tu ne crois donc pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ! Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même ; le Père qui demeure en moi fait ses propres œuvres. Croyez-moi : je suis dans le Père, et le Père est en moi ! » (Jn 14, 9-11)

Tout cela veut dire que si nous voulons vraiment comprendre la nécessité et la nature du chemin synodal de l'Église, c'est vers le Christ que nous devons toujours regarder, en nous mettant toujours à l'école de l'Évangile.

Saint Benoît, au commencement de sa Règle, invite les moines à se mettre en chemin, les yeux fixés sur Jésus et en se laissant conduire par l'Évangile : « Nos reins ceints de la foi et de l'observance des bonnes œuvres, sous la conduite de l'Évangile, marchons donc dans ses sentiers, afin de mériter de voir celui qui nous a appelés à son Règne. » (RB Prol. 21)

Reprenons alors à cette lumière, ou plutôt avec ce désir de comprendre comment l'Évangile nous guide à suivre ensemble les chemins du Seigneur, l'épisode des disciples d'Emmaüs, qui est un évangile autant exploité que toujours nouveau.

Retrouver le chemin de la joie

Cet évangile m'inspire toujours devant la situation concrète de nombreuses communautés et personnes. Il est un évangile d'espérance, non seulement parce qu'il nous annonce que le Christ est ressuscité et reprend son chemin avec nous, mais aussi parce qu'il nous parle d'une espérance qui renaît là où nous sommes, où nous sommes tombés, ou au moins où nous avons glissé par notre fragilité, notre peur, notre mesquinerie et notre manque de foi.

Quand on écoute les gens, et parfois surtout les gens engagés de mille manières dans l'Église, ou bien quand j'écoute les propres pensées et sentiments, on a l'impression d'entendre la plainte que les deux disciples d'Emmaüs exposent à Jésus. Ils sont déçus, découragés, et ils ne parlent que *d'une espérance de vie et de libération qu'ils ont perdue* : « Nous, nous espérions que c'était lui qui allait délivrer Israël... » (Lc 24, 21).

Ce manque d'espérance les enfonce dans la tristesse. En effet, lorsque Jésus s'approche et leur adresse la parole, eux « ils s'arrêtèrent, tout tristes » (24, 17). Les termes utilisés font penser à un état de tristesse, de mécontentement, dans lequel les deux disciples sont *arrêtés*, même s'ils sont en marche vers Emmaüs.

Le mécontentement est souvent un état qui s'installe, ou dans lequel on s'installe. Et comme souvent on est mécontents surtout des autres, non sans raisons d'ailleurs ; être mécontent et être séparé des autres devient un peu un synonyme.

Le manque de joie est un symptôme grave, car celui qui le vit, qui s'y installe, qui s'y résigne, se retrouve comme dans la fosse de l'échec de ce pour quoi nous existons. Nous existons pour la joie, pour chercher la joie. Saint Benoît le rappelle encore au commencement de sa Règle : « Quel est l'homme qui veut la vie et désire des jours heureux ? » (RB Prol. 15). Normalement, on suit une vocation, on s'engage dans une mission, un ministère, attirés par une joie profonde, une joie pour toute la vie. Perdre le désir de la joie qui nous pousse à suivre le Christ est un grave symptôme de détresse. Mais il faut éviter de donner un jugement moral sur cette tristesse, surtout si c'est celle des autres. Elle est toujours plutôt une détresse, comme une maladie, et saint Benoît, avec toute la tradition monastique, nous invite à en avoir compassion et à courir à son secours. L'abbé, en effet, est surtout invité à tout faire pour la vraie joie des frères, surtout s'ils sont coupables, et aussi lorsqu'il doit les corriger sévèrement. Comme saint Paul, il doit toujours se mettre au service de la joie des frères (cf. 2 Cor 1, 24).

Mais toute la communauté doit aussi participer à cette sollicitude constante pour la joie les uns des autres. La joie chrétienne est une joie de communion, une joie toujours

partagée. Mieux : elle grandit dans la mesure où elle est partagée. Le partage est le rayonnement de la joie. Ce qui est beau dans l'épisode d'Emmaüs, c'est qu'on montre combien le processus de croissance de la joie dans les cœurs des deux disciples va de pair avec le chemin que les disciples font ensemble et avec Jésus. Cela nous montre la vraie nature du chemin d'une communauté chrétienne.

La plainte et le silence

La solution de nos mécontentements diviseurs (on pourrait même dire *diaboliques* au sens étymologique du terme), n'est pas un changement subit, mais un processus synodal enclenché par la venue du Christ Ressuscité qui marche avec nous. Chacune de nos vocations a cette nature. Le Christ un jour s'est mis à marcher avec nous, à nous parler à nous accompagner, et cela a transformé notre vie en chemin à sa suite.

Mais avant de le suivre par nos pas et nos mouvements, nous commençons à suivre Jésus par un silence qui Lui permet de nous parler. Lui a écouté nos plaintes, tout ce qui dans notre vie et en tout nous rend malheureux et insatisfaits. C'est bon de nous plaindre avec le Christ. Mais vient un moment où Jésus nous secoue un peu, où il dit à chacun de nous : « Esprits sans intelligence ! Comme votre cœur est lent à croire ! » (Lc 24, 25). On pourrait traduire : « Ok ! Je comprends ta plainte. Mais maintenant arrête de te plaindre et écoute-moi un peu ! »

Oui, il y a un moment où il faut arrêter de se plaindre seulement, même si on a raison. Car si on n'arrête pas, on peut continuer toute sa vie à se plaindre des mêmes choses. Qu'il est bon, un Dieu, un père, un pasteur, un maître, ou un frère ou une sœur, un ami, qui sait aussi nous dire : « Arrête ! », car il produit en nous un silence, une écoute, sans lesquels nous continuerions toute la vie à tourner en rond, à répéter le même refrain, sans jamais commencer un chemin, un processus nouveau, un processus de vie. Tourner en rond n'est jamais un chemin, ni horizontal, ni vertical. Cela nous donne l'illusion de faire un chemin, d'avancer, mais en réalité on reste toujours sur place.

Quand je fais les Visites canoniques des communautés monastiques, surtout en revenant régulièrement visiter la même communauté, je mesure combien de plaintes stériles empêchent certaines communautés d'avancer. Et là, je comprends qu'il faut avoir le courage et la charité de dire : « Ça suffit ! J'ai entendu, mais maintenant cherchons à commencer un processus en avant, sinon dans trois ans, on se retrouvera encore au même point. » Il faut une bonne fois sortir de la plainte, car sinon, on ne sort jamais du mécontentement et de la tristesse, et on n'avance pas, ni personnellement, ni communautairement.

Ce serait déjà un excellent résultat d'une visite ou d'une rencontre, comme celle de ces jours, si naissait entre les personnes appelées à cheminer ensemble un silence, comme celui des deux disciples d'Emmaüs, quand Jésus les a interrompus un peu brusquement, mais sûrement avec amour.

L'annonce de l'Évangile

Dans ce silence, que se passe-t-il ? En accompagnant les disciples d'Emmaüs, voilà que Jésus se met à parler. Non plus brusquement, mais doucement, avec patience. Il parle de lui-même, il leur annonce l'Évangile de la mort et de la résurrection qui les sauve, qui sauve le monde. Il leur parle, au fond, de son amour infini, de sa vie donnée pour tous, aussi pour leurs ennemis, pour les Juifs qui ont tué leur Maître.

Quand, dans un groupe brouillant de personnes, se fait un moment de silence, on dit : « Un ange passe ! » C'est pas mal pensé, ce dicton, car « ange » et « évangile » ont la même étymologie fondée sur le terme « annoncer ». Le silence permet à l'Évangile du Christ de se faire entendre.

Il n'y a pas de chemin vers la joie sans écouter ensemble l'Évangile du Salut, sans écouter le Christ qui nous révèle toute la vérité de l'amour de Dieu. Au fond, toute la tradition de l'Église, en particulier la tradition monastique, ne nous éduque à l'écoute et à la lecture méditée de la parole de Dieu, de même qu'à la prière des Psaumes et de toute la Liturgie, que pour nous faire vivre ensemble, quotidiennement, cette expérience des disciples d'Emmaüs. Il n'y a pas de joie du cœur, ni de joie commune, sinon en vivant cette expérience.

Qu'il est beau, en effet, de sentir en nous la parole du Christ prendre la place de nos plaintes et critiques ! C'est comme lorsque surgit le soleil et qu'il chasse la nuit et le brouillard. Comme l'exprime bien sainte Edith Stein lorsqu'elle invite à « éliminer la vie du péché pour laisser la place à la vie de l'esprit » (*Scientia Crucis*).

Donner du temps et du silence au Christ présent qui nous parle est la condition positive de la conversion dont chacun de nous a besoin pour grandir en humanité et aussi en sainteté. C'est une condition positive, car il ne suffit pas de corriger et réprimander ce qui ne va pas bien en nous et dans la vie des communautés. Jésus ne s'est pas arrêté à la correction brusque qu'il a donnée aux deux disciples. Cela ne les aurait pas corrigés, cela ne les aurait pas convertis et accompagnés vers une vie meilleure. Ce qui a changé les deux disciples a été un accompagnement assidu, patient, fait en annonçant la beauté et bonté de l'Évangile.

C'est bon donc, de demander le silence, de crier fort au milieu du bruit : « Silence ! Taisez-vous ! » Mais il ne faut pas s'arrêter là, ni en continuant à réprimander ceux qui parlent et se plaignent, ni même en se contentant du silence obtenu par notre cri. Ce serait une sorte d'abus de pouvoir.

J'imagine que les deux disciples ont été choqués et humiliés par cet inconnu qui, du coup, en arrêtant le discours, leur donne des « sans intelligence » et des « retardés de cœurs ». Mais Jésus ne s'est pas arrêté trois secondes sur cette correction et sur le silence qu'elle a créé : il a commencé immédiatement l'annonce pascale de l'Évangile. Le silence

honteux des deux disciples s'est rapidement transformé en silence comblé de stupeur et de joie intérieure. Sans annonce du Christ, on n'obtient des autres qu'un silence abusif où la plainte interrompue retrouve les conditions idéales pour fermenter à nouveau et encore plus.

Cela fait penser à l'avertissement de Jésus sur le retour des esprit mauvais dans la maison restée vide, parce qu'on ne l'a pas occupée avec l'Esprit Saint : « Quand l'esprit impur est sorti de l'homme, il parcourt des lieux arides en cherchant où se reposer, et il ne trouve pas. Alors il se dit : "Je vais retourner dans ma maison, d'où je suis sorti." En arrivant, il la trouve inoccupée, balayée et bien rangée. Alors il s'en va, il prend avec lui sept autres esprits, encore plus mauvais que lui ; ils y entrent et s'y installent. Ainsi, l'état de cet homme-là est pire à la fin qu'au début. Voilà ce qui arrivera à cette génération mauvaise. » (Mt 12, 43-45)

Communion dans la joie

Quand on écoute le Christ ensemble, ou quand on partage ce qu'on écoute de Lui individuellement, ce qui arrive, c'est que grandit en nous et entre nous une joie profonde, celle de l'Esprit Saint : « Ils se dirent l'un à l'autre : "Notre cœur n'était-il pas brûlant en nous, tandis qu'il nous parlait sur la route et nous ouvrait les Écritures ?" » (Lc 24, 32)

Une communion si profonde, qui partage jusqu'à la joie et l'amour du cœur, est le sommet de la vie communautaire, à tous les niveaux et en tous les différents milieux de la vie de l'Église. Nous ne devrions jamais nous contenter d'une vie commune et de rencontres qui ne soient pas tendues à ce sommet. L'Esprit Saint ne nous fait pas manquer des avant-goûts de cette communion profonde. Toutes nos rencontres, tous nos moments individuels ou communautaires de prière, de réflexion, de travail, de partage, dans la joie ou la douleur, nous sont donnés pour faire l'expérience de cette joie de la communion des cœurs dans l'ardeur de l'amour du Christ, dans le feu de l'Esprit. Pour moins que cela, il ne vaut pas la peine d'appartenir à l'Église, à une communauté, et de s'engager dans un ministère ou une mission.

Bien sûr, nous n'en faisons pas toujours une expérience sensible. Mais n'oublions pas que cette expérience, cette joie, cette communion fraternelle profonde, tout cela est une grâce, l'œuvre de l'Esprit Saint qui accomplit en nous l'œuvre du Christ pascal, l'œuvre de sa Parole de vie, l'œuvre des sacrements, en particulier de l'Eucharistie.

Repartir avec une énergie nouvelle

« À l'instant même, ils se levèrent et retournèrent à Jérusalem. » (Lc 24, 33)

Il faisait déjà nuit, ils avaient déjà marché longuement, et ils n'avaient qu'entamé leur souper. Et pourtant, ils se lèvent et presque en courant ils reviennent à Jérusalem. Ils sont

remplis d'une énergie nouvelle qu'ils n'avaient pas lorsqu'ils se lamentaient et rentraient tout tristes à leur maison.

De la même manière, l'état de nos communautés, de nos familles, de l'Église et du monde, souvent nous déprime, nous enlève l'envie de nous engager, de recommencer, de faire notre travail, d'exercer notre ministère, de recommencer chaque jour à vivre les gestes et les moments que la vocation et la mission de chacun de nous comporte.

Mais la rencontre avec le Christ, le fait de marcher en l'écoutant, la participation avec nos frères et sœurs aux rendez-vous avec Lui, tout cela devient source d'une énergie nouvelle qui ne vient pas de nous ou des autres, mais de Dieu, de sa présence mystérieuse que la foi nous dévoile. Il y a une jeunesse dans l'Esprit dont nous pouvons toujours faire l'expérience et qui nous remplit d'espérance et de charité. Nous sentons renaître en nous et entre nous le désir de nous rencontrer, de nous annoncer les uns aux autres la joie que le Christ est vivant, et nous pouvons le reconnaître aussi dans les gestes les plus quotidiens, comme celui de partager le pain entre nous, de nous rendre les simples services que notre condition humaine nécessite.

Alors, dans ce partage du témoignage de sa présence, le Christ peut nous apparaître toujours à nouveau, en nous remplissant de paix : « Comme ils en parlaient encore, lui-même fut présent au milieu d'eux, et leur dit : "La paix soit avec vous !" » (Lc 24, 36)

Si tout ce que je viens de dire n'était qu'une méditation pieuse ou un rêve, cela voudrait dire que notre foi serait sans contenu, et que le Christ en qui nous croyons et que nous suivons ne serait qu'un fantôme. Mais alors, nous serions bien à plaindre de gaspiller notre vie pour lui et son Royaume. Mais la conscience et l'expérience de foi que « la réalité, c'est le Christ » (Col 2, 17), nous fait comprendre que vivre pour faire cette expérience, et la faire ensemble, est le plus beau sens que la vie puisse avoir, et la grâce des grâces que nous sommes appelés à vivre pour la transmettre au monde assoiffé.